

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Henri CORNÉLUS



Par Jean-Luc WAUTHIER

1992

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

La production, abondante et diversifiée d'Henri Cornélus, conduit à un dilemme : faut-il, dans les pages qui vont suivre, parler du poète, distingué par de nombreux prix littéraires (dont, par exemple, le *Malpertuis* en 1981)? Convient-il plutôt de se pencher sur le critique à l'activité foisonnante, tour à tour appelé à siéger à la Commission consultative du Fonds national de la littérature et à l'Association internationale des Critiques littéraires? Comment, aussi, ne pas évoquer le Cornélus plus secret des contes pour enfants, tels *Mumule* et *Miadoux*, si riches en prolongements sensibles et en subtilité frémissante?

Toutefois, j'ai préféré, aujourd'hui, orienter le regard du lecteur vers un aspect peut-être moins connu mais tout à fait essentiel du travail de Cornélus : celui du nouvelliste et du romancier. Non pas parce que le roman est un genre «grand public», mais, à mon avis, c'est dans cette activité qu'Henri Cornélus fut le plus humainement et le plus intensément écrivain.

Extraverti en apparence, mais volontiers très secret sur sa propre vie et son travail d'écrivain, Henri Cornélus, à ma connaissance, ne nous a pas laissé deviner, dans le domaine romanesque, la précocité éventuelle de sa vocation. En fait, si l'on consulte sa biographie, on constate que, selon ses

propres termes, c'est à partir de 1945 qu'il sent naître en lui le besoin de s'exprimer en prosateur (il a alors trente-deux ans et, en 1938, il avait cependant donné une nouvelle à la revue française *Marianne*.) Au sortir de la Seconde Guerre, il publie des nouvelles en revue, récits qui ne semblent pas avoir été réunis en recueil. A-t-il été déçu par cette première expérience? Mystère. Toujours est-il qu'il faut attendre près de dix ans pour voir naître en lui le prosateur. Henri Cornélus publiera donc relativement peu d'œuvres en prose mais chaque édition nouvelle aura une importance déterminante, marquera une étape essentielle dans l'évolution de sa pensée.

Son premier roman scandalise certains, en bouleverse d'autres. Il s'appelle *Kufa*, paraît en 1954 et traite avec une rare audace d'un certain colonialisme, à la bonne conscience implacable et inhumaine. Dans la foulée, un très beau recueil de nouvelles, *Bakonji* (paru en 1955) traite, une fois encore, de la cruauté des Blancs au Congo, de la misère soumise des Noirs, des alibis religieux ou sociaux que se donne la morgue rapace de certains «colons». Toutefois, comme aimait à le rappeler l'écrivain, il ne lui sera pas venu à l'esprit, dans ces deux livres, de faire du Noir un saint absolu ni du Blanc le démon intégral. Son sens des nuances psychologiques, qui

sont celles de la vie même des hommes, n'y aurait pas trouvé son compte.

À partir de 1957, les œuvres en prose de Corné-
lus cernent un autre milieu qu'il connaît bien, celui
des pêcheurs hauturiers, au large du Pays Basque.
Surgissent alors des œuvres rudes, généreuses,
bourrées à craquer des rêves et des peines d'hommes
élémentaires confrontés au tragique existentiel :
Ceux de la dure patience (1957), *L'homme de proue*
(1960) et, différent par son thème (la guerre 1940-
1945), mais proche par son climat et le type de
personnages, *La saison du feu* (1961). À la fin de sa
vie, Henri Corné-
lus boucle la boucle : le racisme
redevient son ennemi essentiel, un racisme exprimé
avec moins d'exotisme et plus d'amère âpreté dans
Les hidalgos (1971), recueil de nouvelles consacré à
l'Espagne franquiste et dans *Belzébuth* (1974),
roman qui montre, d'une manière poignante, la lutte
implacable, dans un petit village provençal, entre le
racisme hargneux et l'amour pur.

Bio-bibliographie

Henri Cornélus naît à Vilvorde, le 22 juin 1913. Ses images d'enfance sont ce qu'il appelle «des souvenirs de prison» (il est orphelin de père, et en lutte ouverte et constante avec sa mère).

1931-1937 Études de philologie romane à l'U.L.B. Pour pouvoir se payer ces études, il doit, selon ses propres termes, «accomplir mille petits métiers aussi monotones que peu rémunérateurs». Service militaire.

1937-1945 Professeur de français à l'Athénée Royal de Berchem-Anvers, puis (à partir de 1944) à l'Athénée de Bruxelles. Membre du mouvement de Résistance des professeurs. En 1938, il avait publié sa première nouvelle, dans la revue *Marianne*.

1942 Première publication poétique, *En marge* (Maison du Poète).

1945 Obtient le Prix Alerte pour une nouvelle, *Mademoiselle Marie*. Il publie alors contes et nouvelles dans l'hebdomadaire Alerte.

1946 Nommé Inspecteur de l'Enseignement dans la Province de l'Équateur (Congo belge).

1947 À la suite d'un rapport sur les mauvais traitements infligés, dans une école religieuse, à des enfants noirs, il voit sa carrière scandaleusement brisée par la «haute administration», qui invente des «raisons de santé» pour l'éloigner définitivement de son action pédagogique et humanitaire. Retour, comme simple professeur, à l'Athénée Royal de Bruxelles.

Il publie alors *Le vin de rage* (Éditions Iles de Lérin, Nice), recueil au titre évocateur de son état d'esprit du moment.

1949 *Latitude zéro*, poèmes inspirés par l'Afrique (Éditions de la Maison du Poète).

- 1952 *Patries*, poèmes, La Maison du Poète.
Curuburu, conte pour enfants, Éditions Durendal.
- 1953 *Barrifort*, conte pour enfants, Éditions Durendal.
Kufa, premier roman. Récit partiellement autobiographique, qui nous décrit les heurs et malheurs d'un jeune avocat belge idéaliste qui connaîtra, au Congo, un destin tragique. Le livre vaudra, on s'en doute, de nombreux ennemis à Henri Cornélus, mais aussi de solides appuis qui vaincront la conspiration du silence, tels ceux de Gustave Charlier ou d'Albert Ayguesparse qui salue dans *Kufa une admirable leçon de vie et une manière de grandeur qu'on ne rencontre pas souvent dans les romans d'aujourd'hui*.
- 1955 *Bakonji* (Les chefs), recueil de nouvelles au thème voisin de *Kufa*, à l'écriture âpre, virile, souvent féroce. Certains critiques évoquent, à l'époque, les noms de Maugham et d'Hemingway.
- 1955 *Ceux de la dure patience*, recueil de nouvelles, encore inédit alors, obtient le Prix de la Province de Brabant. L'univers ici décrit est celui des thoniers, bateaux de pêche au Pays Basque français. Alain Bosquet notera qu'il s'agit *d'un ouvrage vivant et courageux, plein de sauvage poésie* et Jean Mogin fera de Cornélus *un des premiers prosateurs de Belgique*.
- 1957 Parution, chez André de Rache (qui avait déjà publié *Bakonji* et qui devient l'ami très fidèle de l'écrivain) de *Ceux de la dure patience* et, à la Renaissance du Livre, de *Miadoux*, conte pour les enfants.
- 1958 *Miadoux* obtient le Prix international Hans-Christian Andersen.
- 1958 Cornélus est nommé maître de stage à l'U.L.B. et lecteur de langue française à la même Université (secteur néerlandais).
- 1960-1983 *L'homme de proue*, roman, qui reprend le climat et les décors basques de *Ceux de la dure patience*. Très remarqué, salué par la critique comme un des livres les plus fascinants du moment, le roman obtient le Prix de la Commune d'Uccle.

- 1960 Époque d'activités intenses : voyages, conférences aux quatre coins du monde, écriture, participation à de nombreux jurys, aux travaux du Groupe du roman et à ceux du Fonds national de la littérature.
- 1961 ***La saison du feu*** (Éditions André de Rache), roman inspiré par la seconde guerre mondiale. Edmond Kinds y voit *la grandeur tragique et très simplement humaine d'un drame imprévu*.
- 1964 ***Mumule***, roman pour les enfants.
- 1965 ***Ombredor***, roman pour les enfants, Éditions P. De Meyère.
- 1967 ***De sel et de terre***, poèmes, La Renaissance du Livre.
- 1971 ***Une île***, poèmes, André De Rache.
- 1971 ***Les hidalgos***, nouvelles âpres et dures, profondément humaines, consacrées aux drames et aux étouffements de l'Espagne franquiste, André De Rache.
- 1973 ***Mer en terre***, poèmes, André De Rache.
- 1974 ***Belzébuth***, roman, La Renaissance du Livre. Prix international Camille Engelman. Roman du «racisme ordinaire», le plus dévastateur, évoqué ici dans le cadre étroit d'un petit village provençal sectaire, replié sur ses haines et ses conformismes.
- 1980 ***Traverser l'absence***, poèmes, André De Rache.
- 1981 Nommé membre du Centre francophone belge de l'Association internationale des Critiques littéraires. L'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique lui octroie le Prix Malpertuis, qui couronne l'ensemble de son œuvre poétique.
- 1982 ***59 minutes et la vie***, poèmes, André De Rache.
- 26 octobre 1983 : décès d'Henri Cornélus, à Bruxelles.

Les œuvres d'Henri Cornélus ont été traduites en néerlandais, espagnol, hongrois, russe, japonais, portugais, irlandais, hébreu, roumain, tchèque.

Polyglotte, il a lui-même traduit en français des œuvres espagnoles, allemandes et néerlandaises.

Texte et analyse

5 L'Algérien s'était traîné dans le village, dans les ruelles où les ombres des toits se rejoignent sur un remugle d'urine de chat, de soupe et d'eau de vaisselle, puis dans les rues neuves, plus larges, à l'odeur poudreuse de pierres chaudes, de poussière, de feuillages desséchés.

10 Il avait frappé à presque toutes les portes, refait la mimique de celui qui creuse la terre, offert de travailler à n'importe quoi, montré son argent avec l'espoir de trouver un abri pour la nuit. Un peu partout, des bouches indifférentes lui avaient posé les questions que Figueira lui avait posées. Ses réponses, son accent, son français lamentable avaient fait dévier les regards. Les visages s'étaient durcis, le front des femmes s'était creusé de rides, les mâchoires des hommes s'étaient crispées.

15

Le boucher de la rue Jeanne d'Arc lui avait dit :

— Ici, il n'y a pas de quoi te loger. Mais là-bas, il y a la grotte, celle du Vibre, à la boucle du Rieu.

20 Il s'était passé la langue sur sa moustache en brosse dure avant d'ajouter en riant :
« Tu trouveras de l'eau courante! »

25 Dans la rue Riquier, une jeune mère, un gosse hurlant sur le bras, lui avait offert trois tranches de pain rassis. Il les avaient serrées dans sa valise. Devant l'étincelle de reconnaissance qui s'était allumée dans ses prunelles, la femme avait dit très vite :

— Ce pain-là, c'était pour les cochons. Maintenant, allez-vous-en !

Et l'index tendu vers les collines de l'ouest :

30 «Le village voisin, il est par là».

Pour finir, il était retourné à la fontaine de Pau. Au cours de son inutile pérégrination, il l'avait découverte dans la rue de l'Empire. Depuis toujours, il savait que l'eau est accueillante au solitaire, que son langage lui
35 confie tout ce qu'il désire entendre, que son murmure est douceur et qu'il est consolation.

Son parfum transparent, son odeur hospitalière font renaître en lui le souvenir des soifs lentement étanchées, et l'apaisement de la soif est déjà une sorte de bonheur.
40 Dans la vasque des fontaines, la lumière et les bulles regardent l'assoiffé de leurs milliers d'yeux mouvants et amicaux. Et quand, après avoir bu, il plonge les mains dans la vasque, l'eau entoure ses poignets de bracelets d'argent qui se chargent de la fatigue de ses bras. Et
45 quand cette eau applique son masque glacé sur son visage, elle le lave de son épuisement et de sa poussière; et lorsqu'elle glisse sur ses pieds douloureux, elle boit la lassitude de ses jambes.

Affalé contre la façade d'en face, sa valise calée sous les reins, il contemplait à présent la fontaine avec la gratitude des pauvres. Son pain, il l'avait dévoré. Maintenant, il attendait le sommeil. Il espérait sombrer le plus tôt possible dans le grand trou d'ombre où fleurissent parfois les rêves, les mirages qui font oublier ce que l'on
50 est, d'où l'on vient, et où l'on va.

Des chats efflanqués à la fourrure noire et rousse s'en venaient laper d'une langue précieuse dans la vasque, cessaient de boire, l'épiaient d'un œil méfiant, fuyaient soudain en se coulant le long des façades comme
60 s'il les eût menacés.

Venue de la colline de la Vierge, une brise légère portait vers lui les parfums secrets des herbes chaudes, des arbres, des buissons et des fleurs, puis la voix de la grand-route, où passent les rutilantes voitures des touristes.
65

Cette page est tirée du second chapitre de *Belzébuth*, le dernier roman d'Henri Cornélus paru à ce jour. Après quelques pages introductives, dans lesquelles le romancier nous a décrit le village de Mortaigue, son « environnement », son climat social à la veille d'un 14 juillet, le racisme haineux qui y règne (séquelle d'une guerre d'Algérie qu'on devine encore présente, l'action se situant dans les années soixante), voici Ahmed, le héros.

Ce moment du récit constitue une synthèse très intéressante des idées d'Henri Cornélus, de son art comme de sa technique de prosateur. Sur le plan de la construction romanesque par exemple, nous constatons que le plan suivi est ici très rigoureux, très « lisible », même pour un lecteur moyennement informé.

1° De la ligne 1 à la ligne 14 : portrait de l'homme seul, traqué, vu en mouvement, action et gestes. La réaction du village à l'arrivée de cet intrus.

2° De la ligne 15 à la ligne 29 : la hargne du boucher, la méfiance craintive de la jeune mère devant l'Arabe. Deux exemples bien choisis du racisme ordinaire.

3° De la ligne 30 à la ligne 47 : digression apparente. Après la haine des hommes, la bienveillance des choses (ici, l'eau dont, peu avant, un verre a été vendu à prix d'or à Ahmed par le cabaretier du village).

4° De la ligne 48 à la ligne 54 : retour à Ahmed. Description intériorisée, à la fois psychologique et physiologique de son épuisement (voir *affalé, pauvres, espérait, sombrer, un grand trou d'ombre*).

5° De la ligne 55 à la ligne 59 : les chats, symboles du rejet raciste, du refus de communiquer avec l'étranger (voir *méfiant, fuyaient, menacés, épiaient*).

6° De la ligne 60 à 64 : après deux scènes intimistes, évocation, en quelques lignes, du décor extérieur (par l'odorat, l'ouïe, le toucher). Cette évocation conduit le personnage au fatalisme : il subit sans haine *les rutilantes voitures des touristes*; devant la richesse étalée, il n'y a pas de révolte en lui.

Cette structure rigoureuse laisse deviner sans peine les thèmes de réflexion sensible et intellectuelle qui traversent toute l'œuvre romanesque d'Henri Cornélus.

1° La solitude (lignes 1 à 14 et 48 à 54)

2° L'enfer que constituent les autres (lignes 15 à 29)

3° Le racisme (*ce pain-là, c'était pour les cochons*).

4° La poétisation du réel et des choses, qui nous console de l'écœurante méchanceté des hommes (lignes 30 à 47).

5° Les clans sociaux, aux barrières invisibles mais infranchissables (lignes 60 à 64 : les voitures des touristes, d'une part; de l'autre, le solitaire réprouvé).

6° Le monde, à la fois labyrinthe et prison (ici, un village symbolique, dans lequel Ahmed tourne en rond jusqu'à l'épuisement).

7° Le refus du manichéisme psychologique (voir le portrait de la jeune femme à la fois hargneuse et au bord de la pitié). Pour Cornélus, en effet, l'homme est naturellement bon, mais c'est le regard des autres qui le rend mauvais, qui l'oblige à rejoindre *le clan* (voir, ici, l'importance du regard, *étincelle de reconnaissance* de Ahmed à la jeune mère).

Le côté un peu « géométrique » de cette analyse ne doit cependant pas nous faire oublier l'esprit de finesse qui, chez Cornélus, préside à l'acte d'écriture. Langue et syntaxe riches, variées dans leurs niveaux (de *vasque* à *cochons*; de *son pain, il l'avait dévoré*, à *une brise légère portait vers lui les parfums secrets...*); habileté dans l'utilisation, à la fois économe et expressive, des dialogues; dilection pour les images-chocs (*des bouches indifférentes, un remugle d'urine de chat*). À ce dernier point de vue, on constate avec quel art le romancier flétrit ici le racisme : ce n'est pas l'homme entier qui nous est décrit, mais la partie physiologique de cet homme qui agresse, rejette, attaque. Il suffit de noter, de la ligne 9 à la ligne 29, des formules comme *des bouches indifférentes, fait dévier les regards, les visages, le front, les mâchoires, la moustache en brosse dure, l'index*. Cornélus montre bien que c'est la partie la plus animale, la plus primaire d'un être qui succombe au racisme.

Du reste, analyser les richesses formelles de l'œuvre en prose d'Henri Cornélus demanderait des pages. Contentons-nous, pour terminer, de nous pencher sur quelques trouvailles peu communes dans les lignes qui constituent la « scène de la fontaine ». Cet extrait possède une ampleur formelle, une poésie dans les images, une richesse en adjectifs, illustre une personnification prolongée. Mais, point important, la poésie sensible de cet extrait vient de la réalité même, scrupuleusement observée, puis retranscrite par la magie des mots. Cette magie, on peut la capter, peut-être, dans la musique de la langue, présente, par exemple, dans la scène des chats, aux lignes 55 à 59. Quelle richesse « allitérative », quel travail subtil sur les *f*, les *ou*, les *v* et les *l* ! Qu'on en juge : *chats efflanqués à la fourrure rousse s'en venaient laper, d'une langue précieuse dans la vasque, l'épiaient d'un œil méfiant, fuyaient soudain en se coulant le long des façades comme s'il les eût menacés.*

On peut aussi évoquer ici la richesse sémantique et synonymique à partir du mot *eau*, qui, en quelques lignes, génère *fontaine, odeur, murmure, parfum, vasque, bulles, masque glacé, lave, boit.*

Dans les extraits qui vont suivre, on verra, de même, ressurgir la générosité humaniste et l'habileté technique de Cornélus, nouvelliste et romancier.

Choix de textes

L'homme de proue évoque une rivalité entre deux marins, sur deux thoniers. Voici l'épilogue du roman. Raymond et Gourlaouen se sont jetés à l'eau, en pleine mer, pour régler, par un combat à mains nues leurs haines recuites. Posément, ils nagent l'un vers l'autre, pour l'ultime combat. Un marin un peu idiot et bègue, le Parachutiste, commente l'action du pont du navire. Les deux hommes ne sont plus qu'à une vingtaine de mètres l'un de l'autre.

Ce fut alors que le « Parachutiste » se mit à parler péniblement d'une voix lente qu'on ne lui connaissait pas et qui, plus qu'à la réalité, appartenait au rêve. Il ne bredouilla pas, ne recourut pas à ces mots qui, d'habitude, lui servaient de trempins :

— *y vont...y vont y rester. Comme mon oncle, y a deux ans... La mer était... aussi calme qu'aujourd'hui, quand le type...de Zumaya et lui...se sont empoignés dans... la flotte... y sont...y sont jamais remontés... Les plates ont eu... beau chercher... y ont plus jamais remontés...*

— *Ta gueule ! coupa Naseau.*

À part lui, aucun des pêcheurs ne paraissait avoir entendu le « Parachutiste ».

Cinq mètres encore séparaient Raymond et Jean-Marie. ils s'arrêtèrent une seconde. Calmement, la houle les balançait. Puis, tous les virent foncer, s'agripper, disparaître sous les flots. Au-dessus d'eux éclata une gerbe de bulles.

Sous la surface, ceux de la Maïté, ceux de la Marianne devinaient de brutaux emmêlements de bras, de jambes. Ils devinaient aussi que des pouces allaient vers des yeux, essayaient de les crever, que des mains se tendaient vers des gorges.

Comme si eux-mêmes s'étaient trouvés sous l'eau, ils sentaient leurs poumons se contracter, ils entendaient ce bruissement de soie déchirée, ce chuchotement de la mer contre les tympanes, lorsque le cœur se met à

battre d'une façon sauvage, lorsqu'il voudrait quitter la prison des côtes, et, tout seul, s'élançer vers la vie.

Les avirons levés, les hommes de la Marianne et Pierrot dans sa plate scrutaient le fond.

Sur la mer s'étendait un silence infini, qui allait jusqu'au bout du monde.

(L'homme de proue, pp. 259-260)

C'était donc cela, l'aventure dont, pendant si longtemps, il avait rêvé. Dans les paysages qu'il s'était créés avant son départ, il y avait d'autres blancs dont la présence rendait l'Europe moins lointaine, il y avait d'interminables randonnées bercées par les chants des porteurs et le ruissellement des pagaies. Son aventure à lui se réduisait à marcher le long des hévéas de sept ans alignés au cordeau, à faire peser les cruches de latex, à vérifier les incisions des arbres et l'écoulement de la sève blanche dont l'odeur évoquait le parfum de Jeanne, à surveiller les cuves, et le fumage, et la presse qui fabriquait ses ballots de caoutchouc. Puis, le lendemain, c'était pareil à la veille...

Il y avait aussi la solitude... Ce problème-là, il valait mieux ne pas trop y penser...

(Bakonji, pp.13 et 14.)

Dans L'œil de *Narciso*, nouvelle tirée du recueil *Les hidalgos*, nous assistons à la cécité progressive d'un pauvre villageois, plus confiant dans les paroles lénifiantes et l'eau bénite de son curé que dans la médecine officielle. Une charge à l'indignation contenue, et dont voici un «point fort», le dialogue entre le prêtre et le médecin.

— *Et cet œil, Narciso ?*

— *Monsieur le Curé, malgré l'eau (bénite), malgré les prières... Regardez-le. . .*

Le prêtre se pencha, retint sa respiration :

— *Un peu enflammé, on dirait. C'est peut-être la première phase de la guérison. Il faut de la patience, mon fils. Vois-tu, les miracles immédiats sont extrêmement rares. Oui, extrêmement rares. On ne les voit d'habitude qu'à Lourdes même.*

— *Oui, Monsieur le Curé.*

Un mois après, Narciso s'en alla vers la cure, endormie parmi ses buis soigneusement taillés, fit tomber trois fois le heurtoir de la porte.

— *Entre, entre, mon fils.*

— *C'est que...*

— *Quoi donc, Narciso ?*

— *Depuis ce matin, je ne vois plus rien, Monsieur le Curé.*

— *Tu ne... Montre... Bon... Je vais te baigner cet œil à l'eau boriquée.*

— *Merci, Monsieur le Curé. Vous croyez que...*

— *Mais bien sûr.*

L'eau boriquée n'y fit rien. Narciso était plongé dans une nuit plus opaque que celle qu'il avait connue jusqu'à présent.

À Orihuela, le curé prit Narciso sous le bras, le reconduisit à la salle d'attente, revint dans le cabinet du médecin. Il ne dit pas un mot, regarda fixement le praticien.

— *C'est de l'eau de la grotte, m'avez-vous dit, Monsieur le Curé ?*

— *Oui, docteur.*

Deux mots secs.

En face de lui, l'homme à l'impeccable cache-poussière blanc se frotta lentement les mains, puis, en évitant les yeux du prêtre:

— *Vous comprenez... il se pourrait que cette eau...*

Il s'interrompit, se lécha les lèvres. Le curé attendait, sans ciller.

« Oui... Comment dire... ? Que cette eau contienne des germes de... »

— *Pardon ?*

— *Enfin... Que cette eau, comprenez-moi bien, Monsieur le Curé... Que cette eau ne soit pas très pure, médicalement parlant, je veux dire.*

Le Curé passa les pouces dans la ceinture de sa soutane :

— *Je ne saisis pas bien vos insinuations, docteur. Non, je ne les saisis même pas du tout !*

— *Ne croyez-vous pas, Monsieur le Curé...*

Un des pouces quitta la soutane, il y eut un geste tranchant de la main

:

— *Je crois plutôt que, si mon cordonnier ne s'était pas baigné l'œil avec cette eau-là, il aurait été aveugle beaucoup plus tôt. N'est-ce pas votre avis, docteur ?*

Un silence. Un assez long silence.

— *Ce n'est pas impossible, Monsieur le Curé.*

Le médecin leva enfin les yeux, rencontra le regard du prêtre, murmura :

« Oui, c'est même très possible, Monsieur le Curé ».

(Les hidalgos, pp. 35-36.)

Synthèse

D'habitude mieux inspiré, Gustave Charlier a commis, à mon avis, une erreur en comparant l'œuvre drue et robuste d'Henri Cornélus au prêchi-prêcha larmoyant de Multatuli. Avant d'être moraliste, en effet, Cornélus se veut un témoin; en vrai prosateur, il ne juge pas les situations qu'il décrit. Pour lui comptent avant tout les deux clés de voûte du travail romanesque : description et action.

Description, un peu «cinématographique» et d'une foisonnante richesse, d'un paysage qui, souvent, asphyxie, anesthésie ou écrase l'homme (la brousse dans *Kufa*, l'océan dans *L'homme de proue*, la terre sèche des *Hidalgos*, les montagnes dans *Belzébuth*). Ce paysage a, quasi toujours, un côté solaire et l'attraction de Cornélus pour la chaleur, tantôt moite, tantôt implacable, constitue une manière - peut-être partiellement inconsciente - de dramatiser l'action, d'en faire ressortir les éléments saillants. Omniprésents, le soleil et la sécheresse déclenchent, comme chez Camus ou un certain Giono, la hargne, l'angoisse, la haine. Haine du Blanc pour le Noir dans *Kufa* ou *Bakonji*, alimentée par la chaleur implacable qui, dès le matin, anéantit les forces du colonisateur et décuple la ruse patiente du colonisé adapté au «terrain». Haine entre pêcheurs paralysés par une mer trop calme dans *L'homme de proue*. Haine d'un village écrasé par la canicule et dressé contre un homme seul dans *Belzébuth*.

Soumis à une vie littéralement infernale, plongés tout vifs dans la marmite bouillante où macèrent leurs espoirs détruits et leurs rages dérisoires, les anti-héros de Cornélus sont toujours campés dans l'action d'une manière à la fois réaliste et expressionniste, exacte et caricaturale. Ils deviennent le lieu de toutes les contradictions. Ces contradictions, ils ne les assument pas clairement, la lucidité étant bien moins leur fort que l'instinct. Mais ils sentent vibrer en eux «le vin de rage» et, aux moments de fièvre et d'exaltation, cet alcool vital éclate sauvagement, nous restituant l'image de l'homme élémentaire, brutalement soumis aux forces vitales. À ce point de vue, des livres comme *L'homme de proue*, *Kufa* ou *Les hidalgos* sont parmi les plus significatifs.

Avec le sens de la description et celui de l'action, le poids du silence sera le troisième point fort du monde romanesque bâti par Henri Cornélus. Souvent, comme dans *Ceux de la dure patience*, son œuvre est peuplée

d'êtres taciturnes : cette incapacité à prendre la parole entraîne le drame (comme dans *La truie* des *Hidalgos*) ou encore le pourrissement d'une situation (comme dans *L'homme de proue*). Si les personnages viennent à parler – et Cornélus est un maître du dialogue – c'est souvent dans un état second : ou bien ils sont ivres, amoureux; ou bien ils délirent, ou encore, la colère les possède. Ces forces redoutables les tirent pour un temps de leur solitude existentielle, mais, bientôt, le miracle s'éteint, ils retournent à leur nuit. La Cloche, ce vagabond qui a cru revaloriser sa vie, se noie; la Parisienne, qui doit venir rejoindre un jeune marin, disparaît pour toujours; Ahmed, qui croit avoir découvert l'amour, sera réduit à néant par l'enfer que lui bâtiront les autres; le jeune idéaliste de *Kufa* connaîtra l'amertume et le dégoût; les faibles ne résistent pas à *La saison du feu*.

Bien qu'écrite avec une virilité, une force, un allant peu communs – ou peut-être à cause de cela – l'œuvre de Cornélus est sombre, pessimiste. Les purs, les fragiles, les «princes charmants» des légendes succombent tantôt au machiavélisme, tantôt à la force brutale de groupes sociaux aveugles, images du Destin implacable.

Les mondes intérieurs et extérieurs que décrit, dans son œuvre de fiction, Henri Cornélus ont d'abord été vécus, ressentis au plus profond de sa chair. *Écrire*, disait en substance Thomas Mann, *ce n'est pas une consécration, mais une consolation*. Cornélus illustre par l'exemple cet adage admirable : blessés aux arêtes vives de la haine, les «hommes de proue» que sont Ahmed, Jean ou Raymond sont des perdants qui nous bouleversent par leur pudeur dans le malheur, leur émotion contenue devant l'échec de vivre. Reste, pour l'homme traqué par la vie, l'écriture salvatrice.

Tout cela, fond et forme mêlés, travail et inspiration confondus, donne à l'œuvre de Cornélus un accent humaniste qui fait de lui un des premiers romanciers de sa génération; un romancier généreux, sensible, vulnérable, tout autant éloigné du roman commercial que du «laboratoire d'écriture». Je suis heureux et fier, par ces quelques pages, d'aider un peu à faire sortir de l'ombre, où on la maintient injustement, une des œuvres en prose majeures de notre pays.